7, *Al. Seu.*, 66, 3 et surtout pour *Tyr. trig.*, 21, 6, *positae* pouvant signifier *depositae*.

En réfléchissant sur ces phrases obscures, le grammairien se compose un petit dossier de singularités. Les unes touchent aux structures verbales : ellipses de *esse* ou d'un verbe déjà exprimé, reprise par *facere*, remplacement d'une subordination par un groupement nominal qui introduit *ab* ou *in*, proposition consécutive à l'indicatif, emploi de *quod* après *dicere*. D'autre concernent les liaisons : postposition de *cum* et de *quod*, utilisation de *atque*, soit au sens de *idque*, soit avec une valeur adversative, répétitions expressives d'un même mot, asyndètes.

Enfin, si la plupart des modifications n'entraînent pas des changements d'optique importants, quelques-unes colorent de façon différente portraits ou commentaires. *Hadr.*, 2, 7 : la « faction » des mignons de Trajan conspire contre Hadrien ; *Al. Seu.*, 4, 3 : la haine des « voleurs », chez Sévère Alexandre était si vive qu'il refusait audience à ceux qu'il présumait tels ; *Max. et Balb.*, 5, 11 : Maxime, malgré ses origines humbles, fut choisi parce qu'on le jugeait *utilis* ; *Aurel.*, 7, 8 : dans l'armée, les rapports ne doivent pas être de maître à esclave, mais de soldat à *imperator*. Ce sont là plus que des nuances et ces discussions ponctuelles, par l'intelligence globale qu'elles supposent, sont des modèles incitatifs pour toute future édition de l'*Histoire Auguste*.

J.-P. CALLU.

Éditions de textes. Collections.

Collection Guillaume Budé.

Comoedia togata. Fragments, texte établi, traduit et annoté par André DAVIAULT : Paris, Les Belles Lettres, 1981, 308 pages en partie doubles.

L'édition de fragments est une tâche délicate, en raison des vicissitudes de leur transmission et des incertitudes que comporte leur interprétation. Il faut donc remercier A. Daviault de s'être attaqué à une entreprise aussi malaisée en inaugurant, par la publication des *togatae*, l'édition dans la C. U. F. de l'ensemble des *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta* réalisée au siècle dernier chez Teubner par O. Ribbeck. Ce faisant, il marque la spécificité du genre plus fortement que ne le faisait l'éditeur germanique, qui publiait dans le même volume les fragments des autres manifestations de la littérature comique latine : *Palliatae*, Atellanes, Mimes. Il le souligne dans son introduction et donne de la *togata* une définition précise visant à la distinguer, non seulement de la *palliata*, mais aussi des autres genres comiques nationaux, *tabernaria*, atellane principalement. Malgré les ressemblances qu'elle comporte avec la *palliata*, ce qui la caractérise, ce n'est pas seulement le costume, mais c'est surtout le fait qu'elle tend à donner une vision authentique de la société romaine. Viennent ensuite quelques renseignements, forcément succincts, vu l'état de nos connaissances, sur la personnalité et l'œuvre des trois auteurs de *togatae* dont nous sont parvenus des fragments : Titinius, L. Afranius, T. Quinctius Atta, complétés par des indications sur les particularités de leur langue et de leur style. Cette introduction se termine par l'exposé des principes qui ont guidé l'éditeur

dans le classement et le commentaire de ces fragments. Visant moins, écrit-il, à reconstituer le sujet des pièces — tâche quasiment impossible — qu'à dégager les caractéristiques du genre, il privilégie, chaque fois qu'un autre critère n'est pas saisissable, un classement thématique. L'opération reste très subjective, et l'on ne voit pas toujours très bien la raison des choix effectués ; le résultat est en tout cas assez différent, dans l'ensemble, de ce que fournit Ribbeck : une table, à la fin du volume, indique la correspondance entre les deux éditions.

Suivant l'usage de la C. U. F., la traduction fait face, sur la page de gauche, au texte latin sur la page de droite, dont le rez-de-chaussée est réservé à l'apparat critique. Celui-ci étant forcément étendu dans une édition de ce genre, le commentaire, au lieu d'être renvoyé à la fin du volume, occupe la partie correspondante des pages de traduction ; mais celle-ci n'étant pas suffisante, il déborde largement jusqu'à se poursuivre sur des pages autonomes à la fin de chaque pièce. On comprend les raisons économiques, voire esthétiques, qui justifient cette disposition ; il n'en reste pas moins gênant d'avoir en bas de page des notes qui ne correspondent pas au texte de ladite page. Ces notes sont judicieuses dans l'ensemble, abondantes et fort documentées ; tous les problèmes que pose le texte y sont résolus avec une précision et une pertinence qui donnent toute satisfaction, en dépit des quelques réserves que l'on peut faire ici et là sur quelques points de détail.

Pour l'établissement du texte, A. Daviault s'est efforcé — et il faut l'en louer — de rester fidèle, chaque fois que cela était possible, au texte des *codices*, se refusant à toute conjecture aventureuse. Par exemple, p. 112, v. 74, il conserve *comoediam* contre *remedium* adopté par Lindsay ; p. 119, v. 95, il s'en tient à *bonum*, rejetant *bona bonorum* conjecturé par Ribbeck ; contre celui-ci, il garde *desponsa* au v. 99 ; au vers suivant (v. 100, p. 120), l'addition de *ut* paraît plus naturelle que la lecture de Ribbeck *sat sciat* ; on doit aussi approuver le maintien de *cularcultor* (p. 129, v. 136), *prohibui* (p. 131, v. 142), *adest* (p. 143, v. 8), *instat* (au lieu de *inflat*, p. 145, v. 14), *et ponito* (*ecponitur*, p. 157, v. 49), *lenis* (*balineis*, p. 184, v. 181), *adesto* ! *adsentio* (*at ego sero sentio*, p. 198, v. 222) ; de la même façon, p. 123, v. 115, l'éditeur soutient, fort justement, contre Ribbeck, *feminae*, correction légitime de *feminino* des *codices*. Les modifications proposées, lorsqu'elles sont nécessaires, sont souvent judicieuses : *cupimus* (*subimus*, p. 135, v. 153), *calluerint* (*calli rem*, p. 142, v. 4), *murus et* (*uoltus est*, p. 145, v. 16) ; au v. 52, p. 157, la leçon de Lindsay, *letiferum*, paraît effectivement préférable à *plebeium* de Ribbeck[1]. Mais il faut aussi malheureusement constater que certaines de ces corrections ne sont pas faites à bon escient, notamment lorsqu'elles ont pour résultat de produire un vers faux : ainsi, p. 109, le v. 49 ne peut être scandé comme octonaire iambique que si l'on écrit *togāī* comme l'a fait Ribbeck à la suite de Lindsay ; p. 158, v. 57, la lecture ⟨*bene*⟩ *concordes* de l'éditeur germanique n'étant pas retenue, le vers devient inscan-

1. A noter que p. 235, v. 358, l'éditeur a retenu *mea* contre *meae* de Ribbeck, mais il traduit *meae*, sans que l'apparat nous apporte aucun renseignement : est-ce une faute d'impression?

dable, à moins de lire *bĕnĕ*, ce qui est totalement à rejeter, et qui, de plus, donnerait une diérèse centrale au lieu de la césure normale P ou H ; p. 176, v. 146, *fabulauēre* ne peut évidemment être maintenu comme mot terminal d'un sénaire iambique ; la correction de Bothe, *fabulabere*, ou celle de Neukirch, *fabulauerit*, ont l'avantage de pallier cet inconvénient ; p. 239, v. 392, le texte retenu ne donne pas l'octonaire iambique que l'on a en revanche dans la version de Ribbeck ; p. 245, v. 406, le maintien de *fabulare* fait que le vers devient inscandable en tant que sénaire : la graphie de Ribbeck, *fabellare*, obvie à cette difficulté.

On doit regretter l'absence de tout commentaire dans les cas où le texte édité constitue un vers faux ou, tout au moins, présentant une anomalie. Ainsi, la loi de Bentley-Luchs (le pied pénultième d'un vers iambique est obligatoirement condensé (– – ou ⏑ ⏑–) s'il est la finale d'un mot de plus d'une syllabe) est enfreinte dans les v. 3, p. 92 (*purpŭrām dătā*), v. 72, p. 162 (*dilucŭlō* ⟨⏑ ⏑⟩, v. 10, p. 255 (*dĭēs* ⟨⏑ ⏑⟩) ; p. 195, le v. 210 a une diérèse centrale, après *quid fles*, et non la césure P ou H normalement attendue (on ne peut voir une césure P entre *quid* et *fles*). Le v. 4, p. 92, est inscandable dans le texte proposé ; Ribbeck justifie une scansion *sĭmus* qui permet d'y voir, sans aucun ajout, un septénaire trochaïque : solution peut-être contestable, mais qu'il faudrait au moins discuter pour lui en substituer, éventuellement, une autre plus valable ; p. 93, le v. 12 ne peut être un septénaire trochaïque (*ănĭmātŭr īn proēlĭūm*) : Ribbeck a sans doute raison d'y voir des crétiques ; de la même façon, le v. 29, p. 98, n'est évidemment pas, dans le texte de A. Daviault, un septénaire iambique (*superbam ēssĕ fōrmā fĕrōcēm*) : Usener y voyait des bacchées ; p. 103, le v. 44 n'est pas davantage un septénaire trochaïque, car il comporte un pied iambique (*Sīn fōrma ŏdĭōsă sūm*), non plus que p. 119, le v. 98, qui nous est présenté comme se terminant par *festīnem* ⟨⏑⟩ ; il est en effet exclu que la syllabe — *nem* soit brève : ou elle est longue devant un mot suivant à initiale consonantique, ou elle s'élide dans le cas contraire. Les textes donnés pour les v. 42, p. 155 : ⟨⏑ – ⏑ –⟩ *ōrbĭtātēm* et 344, p. 232 : *Nē uĕnīrēt* ne sauraient constituer des initiales de vers iambiques ; à l'inverse, le v. 382, p. 237 : *Vīx pērtŭli ĕdĕpol*, n'est pas un début de vers trochaïque ; le v. 230, p. 199 n'est un septénaire trochaïque que si l'on adopte la conjecture de Ribbeck qui ajoute *puellae* après *fortiter* ; quant au v. 292, p. 216, c'est un septénaire trochaïque et non un octonaire iambique (ne pas oublier l'élision de *qui*). Notons encore que, p. 175, le v. 139, se terminant par *pīscātōrĭām*, ne saurait fournir un septénaire iambique, non plus que le v. 140, celui-ci étant incomplet sans que cela soit précisé par une indication quelconque[1].

On doit en effet déplorer que, par une apparente négligence dans la présentation, les vers incomplets ne soient pas régulièrement et systématiquement signalés par les signes typographiques appropriés : cela me semble le cas du v. 34, p. 98 qui, s'il était complet, comme semble le dire l'éditeur, serait doublement fautif dans sa partie terminale : *rusticus homo* (*rustĭcŭs* : brève au longum et violation de la loi de Bentley Luchs) ; du v. 40, p. 153 ;

1. Je remercie M. J. Soubiran qui m'a fourni sur ces problèmes plusieurs suggestions utiles.

p. 258, le v. 22 n'est scandable comme septénaire trochaïque qu'à condition d'ajouter, comme indiqué par Ribbeck, un monosyllabe initial, *hi*, *qui* ou *si*. Ou bien alors, les indications données sont apparemment erronées : p. 151, le texte du v. 27 ne peut être un sénaire iambique en ajoutant seulement à l'initiale ⟨– ⏑⟩ ; comme indiqué dans l'apparat critique, Brakman a proposé *ĭngĕnŭē* qui aboutit effectivement au résultat désiré ; p. 196, les v. 216 et 217 sont considérés tous les deux comme septénaires trochaïques, alors que l'indication de la lacune du début du v. 216 le fait apparaître comme un sénaire ; p. 225, la lacune du vers 322 est présentée de telle façon que la question *sen. iamb. an oct.*? n'a pas de sens. P. 123, le v. 116, tel qu'il nous est proposé, ne comporte que sept pieds et demi, et ne peut donc être un octonaire iambique ; le texte des vers 116 et 117 donne chez Ribbeck, dans une version très légèrement différente, il est vrai, un septénaire trochaïque parfaitement régulier.

Ce dernier cas pose le problème de la répartition métrique et linéaire de certains fragments ; la solution de A. Daviault est souvent différente de celle de Ribbeck, sans qu'apparaissent les raisons de décider en faveur de l'une ou de l'autre. Ainsi, p. 117, les v. 92-93, donnés comme sénaires iambiques, sont considérés par l'éditeur allemand comme éléments d'un octonaire iambique ; à l'inverse, le v. 220 de la p. 196, septénaire iambique, est un sénaire chez Ribbeck par la mise en rejet de *commendat* ; p. 237, v. 381-382, la solution adoptée fait un septénaire trochaïque (v. 381) de ce qui est un sénaire chez Ribbeck ; la solution de ce dernier semble préférable dans la mesure où le vers suivant (382) est certainement, comme indiqué ci-dessus, un fragment de vers iambique ; dans le v. 2 de la p. 254, *mĕtŭēt* ne peut en aucune façon fournir la finale d'un sénaire iambique, mais seulement son début.

Il est fâcheux que, sur ce point comme sur tous les autres évoqués ci-dessus qui touchent à la métrique, A. Daviault n'ait pas, dans un certain nombre de cas, justifié ses choix ou ses interprétations dans son commentaire, comme cela a été fait dans d'autres éditions du même ordre, celles de Plaute et de Térence notamment. Même là où le texte qui nous est présenté paraît recevable, des précisions eussent cependant été bienvenues ; il eût fallu, par exemple, indiquer que le v. 19, p. 96, n'est scandable comme septénaire trochaïque qu'en admettant l'hiatus de *decem* devant *annos* ; pour le v. 84, p. 163, il eût été nécessaire de préciser que le complément présenté ⟨– ⏑ – ⏑⏑⟩ suppose l'élision de *omnia*. Certes, cela eût accru le volume de notes déjà fort étoffées, mais, pour un texte de ce genre, cela en valait la peine. Dans son état actuel, cette édition comporte un trop grand nombre de fautes ou, tout au moins, d'incertitudes, pour que l'on puisse lui faire totalement confiance. Il est à souhaiter que l'auteur ait assez tôt la possibilité de rectifier ses erreurs s'il y en a, comme je le pense, ou de justifier ses solutions, si celles-ci ont été mal interprétées, et de nous fournir ainsi un volume qui pourra alors être loué sans aucune réserve.

J. Hellegouarc'h.

TITE-LIVE, *Histoire romaine, livre XXXVIII*, texte établi et traduit par Richard ADAM : Paris, Les Belles Lettres, 1982, CIV + 218 pages dont 96 doubles, et 2 cartes dépl.

Après le livre 31 dû à A. Hus (cf. *R. É. L.*, 1978, p. 459-461), ce volume est le second de la quatrième décade qui paraisse dans la C. U. F. Comme A. H. Mac Donald n'a édité à Oxford que les livres 31 à 35, la dernière édition du livre 38 remontait pratiquement à 1907 (Weissenborn-Müller[3]), et le présent ouvrage, grâce à une collation nouvelle des sept principaux manuscrits conservés, nous propose tout d'abord un apparat plus sûr et un texte mieux établi. R. Adam se montre dans l'ensemble conservateur, rejetant un assez grand nombre de corrections ou d'additions inutiles, sans toutefois aller dans cette voie au-delà du raisonnable. De même la supériorité reconnue de *B* sur les manuscrits de la tradition χ ne l'empêche-t-elle pas de considérer chaque problème en lui-même, sans *a priori* (cf. e. g. 4, 4 ; 6, 4 ; 17, 6, où la leçon des *recentiores* est à juste titre préférée à celle de *B*).

Le résultat nous paraît dans l'ensemble très convaincant, et constitue un indéniable progrès par rapport aux éditions jusque-là disponibles. Des problèmes particulièrement délicats sont toutefois posés par la graphie de nombreux noms propres, toponymes ou anthroponymes, et sur ce point seulement nous eussions parfois désiré plus de prudence. Faut-il par exemple, au nom de l'exactitude géographique, corriger en *Athamania* (4, 3) le texte de tous les manuscrits, qui est *Acarnania*? L'erreur ne peut-elle remonter à Tite-Live lui-même, voire au manuscrit de Polybe qu'il a utilisé (sur la confusion assez fréquente entre ces deux noms, cf. R. Schubert, *Geschichte des Pyrrhos*, 1894, p. 128)? Autre chose : est-il bon d'écrire *Aethopa* en 2, 4, 12-13, alors que les manuscrits se partagent entre *Aethiop(i)a*, *Eopa*, *Copa* et *Alopa*, et que ce lieu-dit est par ailleurs inconnu? N'eût-il pas mieux valu renoncer à une correction qui reste bien hypothétique? En 12, 10, alors que les manuscrits ont *Comenen* (*B*, χ) ou *Phileram Comen* (*Mg*), R. Adam rejette la correction *Hieran Comen* généralement admise (une cité carienne de ce nom étant signalée par Steph. Byz.) : « la prudence commande de ne retenir que ce qui est sûr » : *Comen*. Soit, mais n'eût-il pas fallu en ce cas indiquer plus clairement que « le texte est partiellement désespéré »? Nous aurions été personnellement tenté de recourir plus souvent à la croix du *locus desperatus*, signe d'incertitude de la part de l'éditeur et invitation faite au lecteur à se reporter à l'apparat et aux notes, en attendant que quelque découverte épigraphique permette autre chose qu'une conjecture incertaine.

La traduction se signale dans l'ensemble par sa clarté et sa précision, y compris dans des passages techniques parfois difficiles, et elle se laisse lire sans ennui, ce qui n'est pas un mince compliment. Il nous semble cependant qu'il y a quelque confusion en 5, 2 : il faut comprendre que Nobilior attaque en trois points du Pyrrheion (cf. 6, 1), ce qui, avec le temple d'Asclépios et la citadelle, permet de retrouver les *quinque loci* de 5, 1. *Amphilochi* est un nom de peuple et non de ville (3, 3 et note 2 ; 8, 2). Tite-Live

en 8, 5 utilise à propos des négociateurs étoliens la formule consacrée *e re publica fideque sua* : ils agiront « selon l'intérêt des Étoliens et selon leur propre conscience ». Venu d'Éphèse à Apamée, Vulso ne retourne pas en Pamphylie : *rursus* (37, 8) marque seulement une nouvelle étape de son itinéraire. Eumène enfin ne peut faire grâce à Ariarathe de sommes dues aux Romains (cf. 37, 5) : c'est Vulso qui lui octroie cette faveur, « grâce aux bons offices d'Eumène » (39, 6). Mais il ne s'agit là que de détails sans grande importance.

L'introduction s'attache successivement au contenu du livre, dont la structure, le mouvement général et les points forts sont bien mis en valeur ; au problème des sources (avec une discussion très fine des chapitres polybiens, d'où il ressort que l'utilisation secondaire de sources annalistiques ou géographiques est plus importante qu'on ne l'admet généralement) ; aux problèmes chronologiques, éclairés pour l'essentiel par les travaux de Holleaux ; aux aspects littéraires (portraits et discours notamment), et enfin à deux problèmes historiques : la clause territoriale du traité d'Apamée et le procès des Scipions. Quant à la première, nous approuvons tout à fait R. Adam d'avoir imprimé, prudemment, *usque ad* †*Tanaim*† *amnem* (38, 4) ; nous ne sommes pas convaincu en revanche par l'hypothèse que la limite imposée à Antiochus ait été le Saros : nous ne comprenons pas comment il aurait pu dès lors revendiquer la Pamphylie (39, 17), et la note *ad loc.* ne nous paraît pas résoudre cette difficulté. L'hypothèse la plus vraisemblable reste selon nous la correction *Halyn* de Budé. Pour ce qui est du procès des Scipions, R. Adam montre bien les difficultés auxquelles Tite-Live déjà s'est trouvé confronté, et l'injustice de certains jugements qui furent portés sur lui. Dans le détail, l'hypothèse la plus neuve, et qui mériterait de notre part une plus longue discussion, est que Scipion ait été de son vivant dépossédé par Caton et Flaccus de son titre de *princeps senatus.* Ces deux problèmes particulièrement délicats sont longuement traités dans la préface, mais les 112 pages de notes complémentaires en petits caractères constituent un précieux commentaire continu, philologique et historique. La tâche était rude, exigeant des connaissances d'histoire hellénistique et romaine, de géographie historique, de droit pénal etc. On souhaiterait parfois plus de précisions (un bref rappel des conditions d'entrée de Sparte dans la Confédération achéenne pour les c. 30-34, ou des sanctions prises en 211 par le Sénat après la chute de Capoue pour 28, 4 et 36, 5-6), et l'on peut quelquefois n'être pas d'accord (c. 3, n. 7 : Damocritos et son frère furent emprisonnés à Rome (37, 3, 8) non à l'occasion d'une ambassade, ce qui eût été contraire au droit des gens, mais après avoir été faits prisonniers à Héraclée (36, 24, 12) — c. 4, n. 1 et 9 : l'hypothèse d'un doublet ne saurait en tout cas se fonder sur l'idée que la Dolopie ait fait partie de l'Acarnanie. — c. 9, n. 10, et 11, n. 6 : l'hypothèse retenue se heurte au fait que la Confédération étolienne conserva après 189 la Locride Opontienne, reçue des Romains en 196 après qu'ils l'eurent conquise sur les Macédoniens en 198 ; il faut s'en tenir aux indications fournies par Polybe — c. 11, n. 7 : les Acarnaniens n'étaient pas en 210 alliés mais ennemis des Étoliens, comme des Romains. — c. 33, n. 3 : App., *Mac.*, 9, 4 est sans rapport avec le texte

de Tite-Live, qui fait allusion à l'exposition dans les grands sanctuaires des textes des traités internationaux. — p. LXIII et c. 54, n. 12 : le procès décrit par Tite-Live d'après Antias ne nous paraît pas être un procès comitial, mais une *quaestio extraordinaria ex plebis scito*, dont la procédure est différente — c. 56, n. 12 : Nasica en 133 partit en Asie et non en Étrurie). Mais on ne peut qu'être reconnaissant à R. Adam de la masse de documentation qu'il a réunie dans ses notes, et apprécier la constante réflexion sur ce texte dont elles témoignent.

Ce volume est tout à fait digne de ceux qui l'ont précédé dans l'édition Budé de Tite-Live, et laisse bien augurer des travaux que R. Adam a entrepris sur cet auteur.

Jean-Louis FERRARY.

VELLEIVS PATERCVLVS, *Histoire romaine*, texte établi et traduit par Joseph HELLEGOUARC'H : Paris, Les Belles Lettres, 1982, 2 volumes, CVII-48 pages (dont 20 doubles) et 313 pages (dont 139 doubles).

Ce n'était pas une mince affaire que d'éditer un texte qui ne nous a été transmis — très indirectement — que par la copie faite au XVI^e^ siècle d'un unique manuscrit, apparemment très difficile à déchiffrer, et par l'*editio princeps* de 1520, elle-même fondée sur une autre copie, très défectueuse de ce même manuscrit ; et la difficulté même de l'édition a incité les érudits qui l'ont entreprise à pratiquer assez largement la correction, ce dont témoignent à la fois l'impressionnante liste des *emendationum auctores* annexée au *conspectus siglorum* et, pour certains passages, la longueur de l'apparat critique.

Dans ces conditions, on doit être particulièrement reconnaissant à J. Hellegouarc'h d'avoir mené à bien ce délicat travail de débroussaillage, d'autant qu'il s'agit d'un texte qui, s'il peut être d'une grande utilité pour les historiens, n'est pas toujours d'une excellente qualité littéraire.

Une très riche introduction, qui occupe plus de la moitié du premier volume, fait le point sur les nombreuses questions que posent cette œuvre et son auteur : on retiendra que cette *Histoire romaine* n'est pas un *epitome*, abrégé d'un ouvrage plus important, mais qu'elle est au contraire une première rédaction de ce qui devait être une œuvre plus importante et qui ne fut jamais écrite ; elle repose donc sur une documentation qui était déjà rassemblée (et l'éditeur marque les rapprochements qu'on peut faire, sur ce point, avec la *Tabula* de Florus) avec une prédominance de quelques sources — différentes selon les parties de l'ouvrage — que l'auteur n'a pas toujours eu le loisir de contrôler, compte tenu du délai très bref dans lequel il a écrit son livre. Au total, un document intéressant, particulièrement pour les règnes d'Auguste et de Tibère.

Pour ce qui est des origines de l'auteur et de sa situation politique, J. Hellegouarc'h procède à un examen complet du dossier. A ce propos, on aurait peut-être pu souhaiter qu'il marque plus nettement les divisions que connut la famille de Velleius Paterculus au moment de la guerre civile (et que lui-même prend bien soin de dissimuler) : si le grand-père, pompéien

de vieille date, servit comme *praefectus fabrum* sous Brutus, ce qui lui valut très probablement d'être proscrit, l'un de ses fils, oncle de l'historien figura comme *subscriptor* de M. Agrippa dans l'accusation contre Cassius au titre de la loi de Pedius sur l'assassinat de César. Quoi qu'il en soit, pour ce qui est des origines municipales de Velleius Paterculus et de sa situation politique, J. Hellegouarc'h montre clairement qu'il est un représentant de cette aristocratie italienne qui a fourni à l'Empire ses plus solides appuis et qu'en cela il est proche d'un Cornelius Nepos.

Une partie de l'introduction est consacrée à la place et à la valeur des *excursus* et permet de mieux comprendre la démarche intellectuelle de l'historien qui exalte les aspirations et les progrès d'une classe dont il est « un des plus remarquables représentants. »

Enfin, avant d'examiner les problèmes que posent la transmission du texte et les innombrables corrections dont il a été l'objet, J. Hellegouarc'h consacre quelques pages importantes à la valeur littéraire de l'ouvrage et au style de son auteur : ce faisant, il se forge une doctrine pour aborder l'édition proprement dite notamment pour discuter ces corrections accumulées depuis cinq siècles à la lumière des habitudes d'écriture de l'auteur, de son goût ou même du peu de soin qu'il apporta à son travail.

Et précisément ce qui caractérise la démarche de l'éditeur c'est la prudence qui lui fait renoncer à nombre de corrections parce qu'il décèle, dans le texte tel qu'il nous a été transmis, « un sens parfaitement admissible ». Ainsi en II, 2, 3 : *omnibus statum concupiscentibus* = « alors que tous désiraient ardemment la stabilité »; II, 42, 2 : *contracta classe et priuatus et tumultuaria* = « il rassembla à la hâte, sans disposer d'aucun mandat, une flotte. » D'ordinaire le commentaire explique, arguments à l'appui, les raisons (grammaticales parfois : II, 5, 3 et n. 7) qui ont amené à choisir le texte de la tradition ou à maintenir la *crux* des *loci desperati* (II, 28, 3 et n. 4) et la démonstration emporte, le plus souvent, l'adhésion. Il est pourtant un cas où l'on reste hésitant : on se demande si la correction de Heinsius adoptée en II, 22, 2 est bien la meilleure : il semble que la correction *quique* de Gelenius et Acidalius, qui s'appuie sur une formulation très voisine d'Orose et qui n'implique pas une ellipse de *modo* ou de *solum* dans le premier membre de phrase, est préférable. Ce que dit simplement Velleius Paterculus et que confirme le reste de la tradition, à commencer par Orose, c'est que la répression déclenchée par Marius s'exerça non pas contre les *mediocres* mais contre tous les personnages dominants (et si la répression de Sylla fut plus cruelle c'est, bien évidemment, par les formes qu'elle emprunta — cf. II, 28, 3). Mais le débat reste ouvert.

Les ouvrages de la *Collection des Universités de France* ne sont pas des « éditions commentées » au sens propre du terme et le recenseur serait donc mal venu d'accorder une importance trop grande à ces « notes » réunies en fin de volume et que, compte tenu de leur place restreinte, les spécialistes de chaque question trouveront nécessairement trop rapides ou trop imprécises. Mais précisément il serait souhaitable que les auteurs renvoient, de façon plus systématique, aux ouvrages de base, ce qui allégerait d'autant ces notes. Ainsi on pourrait inciter le lecteur, qui n'est pas nécessairement

compétent dans tous les domaines, à se reporter, pour les problèmes de topographie (*porticus Octauia*, II, 1, 1 et n. 6 ; *porticus Minucia*, II, 8, 3 et n. 11...) au dictionnaire de Platner et Ashby ou au guide archéologique de F. Coarelli ; de même, pour ce qui concerne la prosopographie on ne peut pas toujours se contenter de citer la *R. E.*, et il faut avoir recours aux *M. R. R.* ou à la *P. I. R.*^{2}. Cela dit, pour ce qui est des notes à Velleius Paterculus, leur utilisation se trouve singulièrement limitée par le fait que les noms propres qui y sont cités ne sont pas repris dans l'*index nominum* : c'est tout à fait dommage pour qui entreprend une recherche ponctuelle, d'autant que ces notes sont très variées et, par conséquent, très fécondes. On y trouve, à côté des arguments qui confirment les choix de l'éditeur, des indications historiques, géographiques et littéraires qui éclairent souvent le texte : à titre d'exemple on lira avec beaucoup d'intérêt la mise au point sur Lucilius (II, 9, 4, n. 21) ou les remarques sur l'emploi de *praetor* (II, 27, 6, n. 11) à propos de Q. Lucretius Ofella.

Pour ce qui est de la traduction, la tâche était bien délicate, là encore : compte tenu des négligences nombreuses que comporte ce texte hâtivement rédigé, il était bien difficile de proposer une traduction fidèle mais agréable à lire et J. Hellegouarc'h s'est tiré à merveille de cette difficulté : c'est tout juste si, ici ou là on peut regretter que la fidélité ait pris le pas sur la clarté (II, 6, 4 : « ⟨qui⟩ manifestait les mêmes funestes outrances » ; II, 13, 3 : « approuver les actes pernicieux de ses collègues ⟨plutôt⟩ que les projets excellents... »). Mais il est un passage sur lequel on nous permettra de n'être toujours pas du même avis que le traducteur : il s'agit de II, 71, 3 où, malgré l'autorité de Rupertus, J. Hellegouarc'h traduit un *nam* par « quant à » ce qui ne facilite d'ailleurs guère la solution du problème prosopographique que pose le *Varro* dont il est question dans ce texte.

Un compte rendu serait incomplet si on n'y indiquait certaines coquilles qu'on a relevées et qu'il conviendra de corriger pour une réédition. Citons notamment t. I, p. XXIX, l. 7 : *breuitas* ; p. 32, l. 4 : Licinius ; t. II, p. 156, l. 23 : Ahenobarbus ; p. 157, l. 3 : *Athenaeum* ; p. 156, l. 23 : Maurétanie.

Au total, les historiens disposent enfin d'un texte sur lequel ils peuvent faire fond et d'une traduction qui leur rend plus immédiatement accessible cet utile résumé d'histoire romaine. Et la qualité du livre qu'ils ont sous la main leur fait souhaiter de trouver un éditeur aussi scrupuleux, aussi critique et aussi érudit que J. Hellegouarc'h pour les trop nombreux textes qui leur manquent encore (Valère-Maxime, Orose, Eutrope, pour ne rien dire d'Appien, de Dion Cassius ni de Denys d'Halicarnasse).

François HINARD.

ARNOBE, *Contre les gentils*, livre I, texte établi, traduit et commenté par Henri Le BONNIEC : Paris, Les Belles Lettres, 1982, 395 pages, dont un index nominum et rerum.

Il y a déjà longtemps que Cérès (déjà deux fois nommée en ce premier livre) a présenté Arnobe à H. Le Bonniec. Mais dès 1964, celui-ci publiait des *Arnobiana* qui gagent la longue maturation de la présente édition, sous

tous rapports exemplaire. Au vrai, ce sont déjà trois livres en un. De part et d'autre de l'édition et traduction proprement dite, on découvre en effet ce qui restera, et pour longtemps, la meilleure monographie scientifique dont nous puissions disposer sur Arnobe (113 pages, terminées par une bibliographie) ; d'autre part, près de 200 pages de commentaire, où sont discutés et développés « sur pièces » bien des points abordés d'un point de vue d'ensemble par l'Introduction. Ce triptyque s'impose par sa plénitude discrète, la qualité de son information, la netteté prudente de tous ses choix, la sobre élégance d'une rédaction qui expose sans néologismes ni technicité inutile les problèmes philologiques, philosophiques, religieux les plus complexes. Éditeur chevronné, historien de la religion romaine, mais d'une curiosité très attentive aux débats entre le christianisme et les religions antiques, H. Le Bonniec était mieux préparé que quiconque à la triple tâche qu'il a si magistralement accomplie. Il sait défendre avec mesure son auteur, en écouter les sarcasmes avec un humour qui suppose à la fois distance et sympathie, comprendre et dénoncer ses outrances, sans esquiver les difficultés que les manies d'un style déjà fortement « synonymique » opposaient à la traduction.

Depuis Monceaux en 1905, la moins mauvaise référence, pour une étude d'ensemble, était l'introduction que Mac Cracken avait donnée en 1949 à une traduction anglaise. Le minuscule article publié par G. Bardy en 1952 (au premier tome du R. A. C.) n'y avait pas apporté grand chose de plus. L'introduction du présent tome premier offre avec agrément un état des études très complet, souvent personnel, toujours plein de bon sens sur les *quaestiones uexatissimae* dont fourmillent la biographie, la personnalité et l'œuvre d'Arnobe. L'homme induit par contagion à tous les extrémismes ; et le mérite exceptionnel de la présente synthèse est de chercher toujours avec finesse où passe exactement la *uia media*, et jusqu'à quel point il est raisonnable de conclure : de la certitude à l'ignorance, en passant par le large arc-en-ciel des probabilités. Trois grandes séries de questions sont ainsi abordées à fond, avec une connaissance quasi exhaustive de la bibliographie existante : les coordonnées de l'œuvre, sa composition et sa structure, et la vie de son auteur ; ses positions philosophiques et religieuses — si difficiles à définir sans esprit de système — ; enfin ce que l'éditeur a raison de défendre avec perspicacité comme la « valeur littéraire » de ces sept livres. En tout cela, on mesure le chemin parcouru, au cours du dernier demi-siècle, vers l'intelligence de la mentalité « antique tardive », saisie dans la complexité de ses contradictions et de ses convictions, chez ce converti si singulier, mais si exemplaire par cette singularité même.

Le texte n'est pas seulement établi avec une solidité que gage l'égale défiance de l'éditeur envers le respect abusif du manuscrit, et le foisonnement des corrections mal raisonnées. On le voit se construire sous nos yeux à travers les abondantes notes critiques dont le commentaire est émaillé. Décantation de trois ou quatre siècles de conjectures, patiente construction de démonstrations minutieusement articulées, décision nette même quand elle décide d'être dubitative : ces notes critiques sont à proposer comme des modèles d'un genre fort difficile. Les éditeurs de textes latins tardifs y pour-

ront faire utilement leurs écoles. On y voit aussi comment l'incertitude sur une simple lettre d'un mot soulève mainte fois les plus graves problèmes de sens, et par suite met en question tout un aspect de la pensée et de la personnalité de l'auteur.

« Sauver la leçon des manuscrits » reste la préoccupation majeure (p. 234), mais sans exclusive pour des corrections indispensables ou de (très rares) *cruces* et lacunes. Dans ces cas, tous les matériaux et arguments sont produits en note, et mis ainsi à la disposition du lecteur le plus exigeant. Oserai-je quelques observations? Je crois difficilement qu'en 16, 3 Arnobe ait appelé les habitants de la Tingitane *Tinguitanos*, l'*u* me semblant provenir de la lecture banalisante d'*aquitanos* (dans la variante des deux témoins *cum aquitanos*) ; mais l'épigraphie pourrait aller dans le sens de la leçon choisie? L'annotation n'y fait pas appel. L'élimination d'*essentia* au profit de *substantia* est en revanche un acquis remarquable pour l'histoire du vocabulaire philosophique et théologique. Faut-il éliminer, en 41, 2, « post poenas » à propos de la mort d'Hercule sur le bûcher : ne peut-il s'agir d'une allusion (contournée comme souvent chez Arnobe) aux tortures provoquées par la fameuse tunique trempée dans le sang de Nessus?

La traduction est une gageure, à l'égal du latin d'Arnobe. On ne peut que discuter des broutilles de vocabulaire. Si *natrices* est exactement traduit par « hydres » en 38, 2, pourquoi en avoir banalisé le sens en « serpents », en 17, 4? — Je ne suis pas sûr que le pluriel *sensus* ne signifie par les pensées ou la conscience (au sens psychologique ou l'on a ou l'on perd conscience), en 25, 4 comme en 38, 6 ; c'est le sens lucrétien, que l'on retrouve déjà chez Tertullien : la note de la page 309, sans être explicite, me semble tendre aussi vers ce sens. — La conscience qu'auraient les dieux d'être *in rerum numero* me semble forcée par le sens « d'être au nombre des créatures » : c'est engager dangereusement le lecteur vers une perspective créationniste, qui n'est pas dans la filière platonicienne, ici bien mise en lumière dans les notes. Ces *res* sont les réalités naturelles, « ce qui existe »... et cela fait une « théogonie » beaucoup plus floue !

La très riche annotation met en place les « filières apologétiques » des idées d'Arnobe : dans le reste de son œuvre (assez répétitive — mais cela est souvent précieux pour comprendre, et même établir le texte —), dans l'apologétique latine et grecque, dans la philosophie et les auteurs païens : la culture ample et ancienne de l'éditeur se joint ici à la minutie de son érudition ; on a là de très précieux « dossiers » (j'en suggère un indispensable *index rerum notabilium* à la fin du livre VII !). Il reste à suggérer quelques additions, surtout dans la littérature « tardive » (pour les religions « romaines », *ne sutor...*), suivant l'ordre du texte (et les numéros des pages).

223 : l'idée platonicienne d'une intégration du mal à l'ordre du monde était christianisable : voir Augustin, *De ordine*. — 236, christianisation des *Alamanni* : les travaux de Petrikovits pour la Rhénanie, et de Nancy Gauthier pour les régions de la Moselle laissent le problème très ouvert dès avant 313 ; si le fils d'un roi alaman s'appelait Sérapion « pour avoir été instruit de certains mystères grecs » (Amm., 16, 12, 25), pourquoi d'autres n'auraient-ils pas connu (dans sa situation : étant « otage en Gaule », précise

Ammien *ib.*) le christianisme? — 236, spéculation sur les blés : important témoignage, pour l'Afrique, dans Cypr., *Demetr.* — 249, sacrifice païen troublé par des chrétiens : ajouter le très beau récit poétique de Prudence, *apoth.* 460-502 (concernant Julien). — 250 : sur 25, 2 (éloge d'un débat rationnel en forme), *Octavius* 14 aurait dû être signalé. — 251 : renvoyer déjà à *exsuperantissimus* (cité 257). — 257 : sur le Christ *imperator*, partir des déclarations sans concession des martyrs de Scilli. — 259 : que veut dire exactement *prosternimur*? Il ne s'agit sans doute pas de « proskynèse » totale, mais d'agenouillement : voir Tert., *orat.* 23, 3, et comm. dans *R. A. C.* (*Gebet*) fasc. 68, c. 1228. — 260 : Les périphrases d'Arnobe posent le problème de la grâce (très confusément, mais il fallait le mentionner). — 271 (prière au Dieu suprême) ; ajouter au copieux dossier une pièce essentielle, dont l'auteur est un contemporain d'Arnobe : le quatrième poème de Tibérianus (Anth. 490 Riese). — 285 : valeur sacrale ancienne d'*auerrunco* : réf. classique à la prière de Caton *agr.*, 141. — 295 : sur Énée « indiges », rien à signaler dans les découvertes archéologiques récentes dans la région du Numicus? — 297 : le temple de Melkart à Gades dans l' « île de Léon »? C'est ce qui reste de l' « îlot de sancti Petri », à 18 kilomètres au sud-est de Cadix : García y Bellido, *Relig. or. ds. l'Espagne romaine*, p. 155 sq. — Le Christ maître de philosophie naturelle » : compter aussi avec la filière Sagesse-Logos-Christ, à partir du *Livre de la Sagesse* 7, 17 sq., capital pour l'autorisation biblique des sciences hellénistiques dans la tradition chrétienne : voir *Jb. A. C.*, 25, 1982, p. 5 sq. — 320 : on attendait une note sur le vocabulaire politique et juridique du Christ « praeses corporis ». — 324 : le Christ magicien : problématique renouvelée récemment dans un t. 23, 2 d'*A. N. R. W.* : voir *R. É. L.*, 59, 1981, p. 58. — 326 (démonologie) : citer maintenant le vaste article *Geister* du *R. A. C.*, fasc. 68-69, 1974-1975. — 331 (comment Arnobe a-t-il connu les Évangiles) : en-deçà (ou en dehors) des livres, penser à la riche et double source de la catéchèse orale et aussi de l'iconographie peinte (et sculptée : mais la plupart des pièces sont postérieures à Arnobe), et aussi « miniaturée », des miracles du Christ. — 370 : ascèse stylistique « très théorique » d'Arnobe : vrai aussi de ses prédécesseurs latins, sauf Cyprien — et encore —; citer J. Fontaine, *Aspects et problèmes de la prose d'art au III^e siècle.* Avec une loyauté scrupuleuse, l'éditeur reconnaît sa dette envers la relecture très minutieuse de René Braun. Cela ne retire rien à tant de mérites ; bien au contraire.

Jacques FONTAINE.

Traité de physiognomonie, texte établi et traduit par J. André : Paris, Les Belles Lettres, 1981, 154 pages, en partie doubles.

On connaît ou l'on soupçonne une influence de la physiognomonie chez bon nombre d'auteurs, de l'époque impériale surtout (Suétone, Ammien Marcellin...). On disposait pour recourir au seul traité latin consacré à ce sujet d'éditions anciennes (V. Rose, 1861 ; R. Foerster, 1893 ; sans compter celle d'A. Du Moulin, 1549). J. André rend donc un grand service en nous

offrant un texte revu avec la compétence qu'il a tant de fois manifestée, une traduction exacte et un commentaire concis et précis.

Une introduction de bonne longueur (p. 7-47) propose un historique de la physiognomonie, depuis ses origines jusqu'à l'empire romain, ses caractères, qui la lient à la médecine, à la philosophie et à la magie, et ses techniques. La présentation du texte pose des problèmes bien spécifiques. C'est en effet un traité qui est la traduction de textes grecs ; le traducteur est inconnu et J. André, avec de bons arguments (les faits de langue surtout), écarte Apulée qui avait paru un candidat possible, et situe le traité vers la fin du IVe siècle, au moment où la traduction des œuvres techniques grecques est en pleine floraison. Des textes grecs traduits (l'auteur lui-même les cite), nous avons gardé une partie d'un traité d'origine aristotélicienne (qui n'est sans doute pas d'Aristote lui-même) et une partie du traité de Polémon. De celui-ci il existe de plus un résumé en grec du IVe siècle et une version arabe du XIVe siècle. L'établissement du texte est évidemment grandement aidé par les possibilités de le comparer aux originaux grecs, mais en échange l'éditeur doit entreprendre un minutieux travail, d'autant plus délicat que le traducteur latin a lui-même commis des fautes en lisant ses sources. De toutes ces difficultés J. André donne un aperçu très clair et ajoute des remarques nouvelles à celles de ses prédécesseurs. Un intérêt annexe du texte est qu'il permet de saisir le mécanisme de la traduction du grec en latin et de retrouver des procédés déjà employés par Cicéron. J. André a repris le stemma établi par R. Foerster et l'essentiel de ses choix. Il a fait suivre sa traduction de notes abondantes dont quelques-unes sont reportées à la fin du volume (p. 141-150). On y trouve d'abord les références aux sources grecques, de nombreux rapprochements avec d'autre textes, et d'intéressantes justifications des modifications apportées aux éditions antérieures. Sur le contenu même du traité on ne peut qu'inciter ici le lecteur à aller en vérifier l'étonnant fatras d'affirmations qui constituent une galerie d'inquiétants portraits.

J.-P. NÉRAUDAU.

AVIANUS, *Fables*. Texte établi, traduit et annoté par Françoise GAIDE (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1980, 1 vol. in-8°, 149 pages dont 50 doubles.

Les *Fables* d'Avianus n'avaient connu dans un passé pas trop lointain qu'une édition en français, due à L. Herrmann (Bruxelles, Latomus, 1968) et caractérisée par des vues très personnelles. Celle dont nous rendons compte présente toutes garanties de sérieux. Solidement documentée, l'introduction occupe à peu près la moitié du volume : elle pose et cherche à résoudre toutes les questions relatives au fabuliste. Sur bien des points, l'éditrice arrive aux mêmes conclusions que J. Küppers, dont elle recensait, dans cette revue, le livre récent, *Die Fabeln Avians* (Bonn, 1977, compte rendu in *R. É. L.*, LVI, 1979, p. 534), sans avoir eu le loisir de l'utiliser, ayant achevé son ouvrage avant cette date. Avianus se nomme Avianus, il se distingue du poète Rufius Festus Avienus, auteur de *Phaenomena* publiés avant 386-387, comme de

l'Avienus nommé par Macrobe. Le fabuliste a vécu à la fin du IVe et au début du Ve siècles : une étude, fort attentive, des particularités de métrique et de langue le démontre, et aussi l'emploi du « cursus » dans la *Préface* et l'identité du dédicataire, Theodosius. Il s'agit en effet de Macrobe, dont le *Commentaire sur le Songe de Scipion* paraît connu d'Avianus. Quant à la source de ces *Fables*, Mlle Gaide s'oppose à J. Küppers : elle croit, plutôt qu'à une utilisation directe de Babrius, à celle d'une paraphrase latine du fabuliste grec, attribuable à un Iulius Titianus qui nous est connu par Ausone. Cette thèse est ancienne ; les arguments qui l'appuient restent fragiles et les objections faites à la thèse adverse n'ont rien de décisif. Tandis que J. Küppers avait un peu négligé ces questions, l'éditrice examine aussi en détail le problème de l'authenticité de certaines fables, ainsi que des *promythia* et des *epimythia* : elle juge avec de bonnes raisons qu'il faut conserver les fables 23, 35 et 38, suspectées quelquefois par ses prédécesseurs, et que « rien ne dénonce comme sûrement apocryphes » les moralités qui accompagnent onze fables dans les meilleurs manuscrits.

Parmi les quatorze manuscrits « principaux » distingués par A. Guaglianone (*Auiani Fabulae*, Turin, 1958), Mlle Gaide n'en a retenu que neuf, les moins incomplets, quitte à recourir parfois, mais rarement, à des variantes données par des manuscrits d'appoint. Dans l'ensemble, le texte est établi avec beaucoup de prudence. C'est à juste titre que la leçon des meilleurs manuscrits est conservée en 19, 3-4 ; 20, 6 ; sans doute aussi en 34, 9. En 22, 7, la correction, nécessaire, est la correction minimale. Quelquefois, ce conservatisme ne laisse pas de faire difficulté : en 5, 9, *animo* est délicat à défendre, comme *in arua* en 40, 2... Traduction claire, d'une bonne précision, un peu plate — mais le défaut vient du texte original : la sévérité de l'éditrice est probablement justifiée quand, cherchant à apprécier la valeur de ces *Fables*, elle écrit (p. 51) : « Avianus a donc manqué d'un style personnel. Son principal titre de gloire est peut-être... la correction relative de sa versification et de sa langue ». Ni trop copieuses, ni trop maigres des notes complémentaires remplissent la fin du volume. Elles servent à éclairer le sens, apportent d'utiles informations, justifient le choix d'une leçon, d'une traduction, elles renvoient aux fables correspondantes de Babrius, soulignent des ressemblances avec Phèdre et enfin, ce qui n'est pas leur moindre intérêt, elles indiquent constamment les emprunts qu'Avianus a faits en grande abondance à Virgile avant tout, mais aussi à Horace ou Ovide. Mlle Gaide nous prouve par ce travail que le fabuliste, fort goûté des maîtres d'école au Moyen Age, peut encore susciter de nos jours des dévouements, à défaut d'enthousiasme.

Luc DURET.

Collection Teubner.

IVLIVS EXUPERANTIVS, edidit N. ZORZETTI : Leipzig, Teubner, 1982, XXVI-13 pages.

Ce très court texte d'environ 150 lignes est un abrégé d'histoire romaine, depuis la guerre contre Jugurtha jusqu'à la défaite de Sertorius. Il fut publié pour la première fois par Fr. Syllburg (Francfort, 1588), puis par divers

éditeurs des œuvres de Salluste auxquelles l'habitude fut prise de le rattacher ; la présente édition a pour but de remplacer celle de G. Landgraf-C. Weyman, *Arch. f. lat. Lexic.*, XII, 1902, p. 561-578, reprise la même année par Teubner ; entre-temps, a été faite celle de M. T. Manassero, thèse de l'Université de Turin (1961-1962) qui, restée à l'état de texte dactylographié, n'a jamais été publiée.

Le sujet de l'ouvrage, ainsi que de nombreuses correspondances linguistiques, l'ont fait longtemps considérer comme un *Épitome* des *Histoires* de Salluste ; N. Zorzetti, s'appuyant sur d'importantes divergences entre les deux ouvrages et de nettes erreurs historiques dans celui d'Exuperantius, pense que ce dernier est plutôt un *Épitome* livien ou, plus exactement, réalisé à partir du texte de deux abréviateurs de Tite-Live, mais qui a subi une forte influence des œuvres de Salluste. Il rejette, après d'autres, l'identification de l'auteur avec Rutilius Namatianus et estime qu'il s'agit d'un écrivain du IV^e^ siècle.

Le texte a été transmis par quatre principaux manuscrits : *M* (Monacensis Clm 29019) : XI-XII^e^ siècle ; *P* (Parisinus 6085) : XI^e^ siècle ; *A* (Ambrosianus H 37 sup.) : XV^e^ siècle ; *V* (Vaticanus latinus 3334) : XV^e^ siècle ; il faut y ajouter *g*, un apographe de Melchior Goldast († 1635) copié sur un manuscrit de Bâle, sans doute apparenté à *P*. N. Zorzetti adopte une position très judicieusement conservatrice, rejetant beaucoup des corrections qui ont été suggérées sans base suffisante, et n'en proposant lui-même qu'assez peu. Son apparat critique est précédé, au bas de chaque page, de la liste des passages des autres historiens qui correspondent au texte d'Exuperantius et de celle des *loca similia*. L'ouvrage est également enrichi d'une très copieuse bibliographie, ce qui fait de l'édition de ce texte tout à fait mineur un excellent instrument de travail.

J. Hellegouarc'h.

Cambridge University Press.

F. R. D. Goodyear, *The Annals of Tacitus*, volume II, *Annals* 1. 55-81 and *Annals 2* (Cambridge Classical Texts and Commentaries, 23) : Cambrige, at the University Press, 1981, in-8°, VIII-490 pages.

Ce deuxième tome tient toutes les promesses du premier (cf. *R. É. L.*, 51, 1973, p. 376-377). Le texte qui nous est proposé offre deux caractéristiques. C'est ainsi qu'en premier lieu, F. R. D. Goodyear l'a épuré d'un certain nombre de corrections superflues. C'est le cas en 1, 57, 4, où il réhabilite *uicta*, leçon de *M*, aux dépens de *euicta*, invoquant en ce sens le choix fréquent par Tacite du verbe simple aux dépens du composé ; en 2, 69, 3 (*tabe* M : *tabo* Lipsius) ; en 2, 79, 1 où, avec raison (cf., entre autres témoignages, Liv. 3, 57, 6), il reste fidèle à *prodixisset*, contre Ph. Beroaldus qui corrigeait ici en *praedixisset* ; en 2, 86, 1 enfin où, marchant sur les traces de R. Syme, il rejette la correction *Domitio*, canonique depuis Juste Lipse, pour revenir au *Comicio* du manuscrit. L'absence d'argument à ses yeux décisif fait qu'en 2, 32, 2, il se refuse, contre le même R. Syme, à développer en *L. Plancus* le *LP* de *M*. La même prudence le conduit en 1, 59, 4 à ne

pas se satisfaire de la conjecture *omissum*. D'où le recours aux *obeli* (†*hominum*†), comme en 2, 47, 4 (†*taletus*†), dans la mesure où cette leçon peut s'expliquer à partir de gentilices divers.

Ce parti pris de prudence n'exclut pas d'autre part une série de choix judicieux qui améliorent sensiblement notre texte. Nul doute, au vu de 1, 61, 1 (*omni qui aderat exercitu*), qu'il ne faille avec Andresen et l'auteur corriger le *romanis* de *M* (1, 62, 1) en *omnis*, alors que les éditeurs précédents optaient ici pour *romanus*. En 2, 9, 2, F. R. D. Goodyear adopte la correction apportée par P. Wuilleumier au texte de *M*. En 2, 43, 4 d'autre part, *ei* pour *et* de *M* est une conjecture en tout point excellente : 3, 8, 2 en confirme au demeurant le bien-fondé. Mais la plus belle trouvaille de l'éditeur est à chercher en 2, 61, 1 où, rapprochée du témoignage d'Hérodote 2, 28, 4-5 (où, à propos des expériences de Psammétique, il est également question des cataractes du Nil et du cable que ce roi avait fait tresser), la correction *inquirenti restium* (*nullis inquirentium spatiis penetrabilis*, M) a la clarté de l'évidence.

Restent quatre autres passages où, sans être dénués de fondement, les choix de F. R. D. Goodyear ne s'imposent pas au même titre que les précédents : 2, 24, 1 où, avec Haase, il corrige en *uasto profundo* le *uasto et profundo* de *M* ; 2, 38, 2 où, en s'aidant de 2, 65, 5 et 14, 11, 2, il préfère avec Hiller *transferre* à *transmittere*, donné en marge par *M* ; 2, 72, 1 et 2, 82, 1 où il opte respectivement pour *ostendere* et pour *percrebruit*.

Le commentaire va à l'essentiel tout en étant exhaustif. Plusieurs notes constituent des mises au point de première importance : cf. la discussion, à propos de 1, 64-66, des similitudes avec *Hist.*, 5, 14-15 et celles que l'auteur consacre au texte trituré dans tous les sens de 2, 8, 2, puis à la mention, en 2, 61, 2, du *Rubrum mare* et aux conséquences qui en découlent pour la chronologie des *Annales*. Sur le plan historique et institutionnel, l'analyse est souvent exemplaire de rigueur et de netteté. C'est le cas, entre autres passages, à propos de 1, 58, 5 (*nomenque imperatoris auctore Tiberio accepit*), 1, 72, 2-1, 74, 6 (*lex maiestatis*) et 1, 81, 2.

Jean-Claude RICHARD.

Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis.

P. Vergili Maronis Aeneidos liber quartus, with a commentary by R. G. AUSTIN : Oxford, Clarendon Press, 1982, XX et 212 pages.

Réimpression (venant après plusieurs autres) de l'excellent ouvrage par lequel le regretté R. G. Austin a inauguré en 1955 la publication d'un commentaire de chacun des six premiers livres de l'*Énéide* — les livres III et V ayant été confiés à R. D. Williams. Il n'y a pas à revenir sur l'exceptionnelle qualité de ces volumes, la sûreté et la finesse de leur méthode (cf. R. Lesueur, *R. É. L.*, 55, 1977, p. 461-462). Ils continueront longtemps à accompagner les latinistes.

Jacques PERRET.

Classici latini

Opere di Publio Ovidio Nasone, Volume primo *Amores, Heroides, Medicamina faciei, Ars amatoria, Remedia amoris*, a cura di Adriana Della Casa (Classici latini, Unione Tipografico-Editrice Torinese) : Turin, 1982, 711 pages, 6 illustrations hors texte. 36.000 Lires.

Présentation séduisante, beau papier, typographie soignée ; on est d'autant plus étonné d'une grave malfaçon que présente l'exemplaire qui m'a été remis pour compte rendu : les pages 498-499, 502-503, 506-507 et 510-511 sont restées blanches, en sorte que le livre I de l'*Ars amatoria* est illisible ; cet exemplaire doit donc être mis au pilon ; selon toute vraisemblance, cet accident ne doit pas être unique.

Le texte des auteurs est publié, dans cette collection, sans apparat critique. Pour les *Carmina amatoria* d'Ovide, l'éditeur présente le texte des éditions récentes jugées les plus sûres : pour les *Amores*, celle de E. J. Kenney, Oxford, 1977[5] ; pour les *Epistulae heroidum*, celle de H. Dörrie, Berlin-New York, 1971 ; pour les *Medicamina*, celle de F. W. Lenz, Turin, 1965 ; pour l'*Ars amatoria*, celle de E. J. Kenney, Oxford, 1977[5] ; pour les *Remedia amoris*, celle de F. W. Lenz, Turin, 1965. Ces choix sont assurément judicieux ; pour chaque œuvre une *Nota critica* fait connaître au lecteur les principaux manuscrits, et les passages pour lesquels l'éditeur n'a pas cru devoir suivre le texte de l'édition adoptée comme référence. Il serait outrecuidant de ma part de formuler un jugement sur la traduction italienne ; celle-ci est assortie de notes élémentaires, portant le plus souvent sur les noms propres, du type : « Elissa : Didone » ; « l'adultera : Elena ». — En tête du volume, une *Nota biografica* sommaire sur Ovide et sa « survie ». Pour chacune des œuvres éditées une présentation rapide, avec indications bibliographiques particulières, qui complètent la *Nota bibliografica* générale sur les œuvres érotiques d'Ovide, « specialmente a partire dal 1958 » (p. 27-36). Pour le lecteur français, cette édition nouvelle n'offre qu'un intérêt limité : les options personnelles et la traduction de l'éditeur italien dans les passages litigieux.

H. Le Bonniec.

Corpus Scriptorum latinorum paravianum.

Epistolographi latini minores. Volumen II aetatem ciceronianam et augusteam amplectens ; 1. *Testimonia et fragmenta* ; 2. *Commentarium criticum collegit et composuit* Paulus Cugusi. *Corpus Scriptorum latinorum paravianum* : 1979, 2 vol. gr. in-8° ; 1 : xxxvi et 429 pages, 2 *indices* ; 2 : li et 531 pages, 2 *indices*.

M. Cugusi poursuit avec le même succès son grand travail d'édition des épistolographes latins. Il s'agit cette fois de la période cicéronienne et augustéenne. La méthode employée ne change pas. Le premier tome nous donne les fragments. L'éditeur précise qu'il s'abstient d'insérer dans son recueil les lettres-traités (comme le *Comm. de petitione consulatus*) et les épîtres versifiées. Il ajoute un *index epistolographorum* et une table de réfé-

rences aux numérotations de diverses éditions. Le tome II est constitué par un abondant commentaire historique, bibliographique et critique. Il comporte un *index nominum, rerum et locorum* et des tables chronologiques relatives à douze auteurs importants. Nous avons donc entre les mains un excellent instrument de travail.

L'éditeur a trouvé la plus grande partie de ses textes dans la correspondance de Cicéron. On peut regretter à ce sujet qu'il n'ait pu accéder assez tôt à l'édition des lettres à Atticus donnée par M. Shackleton Bailey. Pour la période augustéenne, il dépend surtout des historiens. Les données de première main sont alors plus rares et des problèmes d'interprétation se posent.

M. Cugusi s'en rend compte, comme le montrent son commentaire et ses préfaces. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail, qui nous entraînerait trop loin. Insistons simplement sur la préface du t. 2. Elle esquisse une utile typologie des lettres, classées d'après leur contenu et leur but (public ou privé, lié à la culture, à l'action, à la vie personnelle et intime, qu'il s'agisse des fêtes ou des peines, des jeux ou des consolations). M. Cugusi montre également que les correspondances des grands hommes ont très souvent été publiées peu après leur mort. Enfin, il fournit un utile résumé des données chronologiques relatives à la transmission des lettres d'un lieu à l'autre de l'Empire. Il faudrait d'ailleurs se demander dans quelle mesure ces durées peuvent varier selon le moyen de transmission utilisé. D'une manière générale, ces recueils seront très utiles.

Alain MICHEL.

Bibliotheca Helvetica Romana.

Philippe MUDRY, *La préface du De medicina de Celse.* Texte, traduction et commentaire (Bibliotheca Helvetica Romana, XIX) : Institut Suisse de Rome, 1982, 1 vol. in-8°, 227 pages, 2 indices.

Voici un beau livre, clair, solide, important. Il devra intéresser non seulement les historiens de la médecine, mais encore les historiens des idées qui ne sauraient séparer la littérature, la philosophie et la science du temps. C'est pourtant un texte redoutable que la *Préface* du *De medicina*, qui se présente comme un condensé d'histoire de la médecine. Mudry en donne une édition, une traduction et un commentaire. Le texte proposé diffère sur un certain nombre de points de celui de F. Marx (*C. M. L.*, I, Berlin, 1915). Les choix de Mudry sont le plus souvent judicieux. La traduction est élégante. Mais je voudrais parler surtout ici du commentaire, très riche.

Mudry laisse de côté la recherche sans doute vaine des sources, pour insister à juste raison, sur le modèle littéraire de Celse. Et ce n'est pas un des moindres mérites de cette étude que de faire apparaître l'influence de Cicéron, du point de vue de la forme (*De Orat.*, *Brut.*, *Nat. deorum*, *Ac.* 1 — Mudry, p. 50), et de celui du fond, i. e. les rapports entre Celse et la Nouvelle Académie. « Il applique au problème de la dispute entre dogmatistes et empiriques la démarche probabiliste de Carnéade et de la Nouvelle Académie. » Mais à la différence de Cicéron qui s'en abstient, Celse exprime

la *uia media* (p. 78 et p. 142). Le rapprochement avec Cicéron est aussi frappant dans l'aspect fondateur de leur travail de traduction. Mudry souligne l'effort de Celse pour « doter le latin d'un outil lexical qui soit, dans le domaine de la médecine, l'équivalent de celui qu'a créé Cicéron dans le domaine de la philosophie. » (p. 69). Mudry compare aussi la manière dont l'empirisme a constitué le dogmatisme, pour le réfuter, à la méthode des sceptiques en philosophie afin de regrouper un certain nombre de points communs des diverses écoles (p. 84-85). Il n'y a jamais eu vraiment une école dogmatique en médecine, mais des élèves d'Erasistrate, d'Asclépiade, etc. Le témoignage de Celse est d'une importance capitale. Car il est le premier auteur connu à rassembler les médecins « pratiquant une médecine théorique, fondée sur la spéculation », et qu'il appelle *rationales* (*logikoi*). Les translittérations postérieures donneront *dogmatici* ou *logici* (Pour les rapports avec la Nouvelle Académie cf. aussi p. 116). Mudry aboutit à cette idée très importante que Celse a tenté de réaliser une approche romaine de la médecine à partir de l'acquis grec ; c'est un choix intellectuel, écrit-il (p. 140-141), fondé sur une conviction probabiliste. « Il serait donc vain de vouloir à toute force rattacher Celse à telle ou telle école médicale... Le type de médecine que Celse préconise ne s'est jamais matérialisé dans les faits. » Mais en contrepartie l'œuvre de Celse n'a eu aucun écho à Rome, dans un milieu médical essentiellement grec.

La *Préface* de Celse pose de différentes façons le problème des rapports entre philosophie et médecine. Mudry commente très bien la phrase : *Hippocrates... a studio sapientiae disciplinam hanc separauit* (*Pr.* 8, p. 63-65), en donnant à *sapientia* le sens de philosophie considérée comme discipline, par opposition à la *medendi scientia*. Je pense, en effet, qu'il faut distinguer la philosophie inhérente à la pratique médicale, et l'apport tout extérieur d'une philosophie dont on déduirait des principes organisateurs ou thérapeutiques. En cela le refus d'*Ancienne médecine*, du *Corpus hippocraticum*, d'accepter les a-priori des philosophes est exemplaire. Et l'histoire de la médecine prouve que c'est un effort toujours salubre. Mais la philosophie comme technique est présente, comme on le voit dans la réfutation par Celse des dogmatiques et la réflexion, d'origine stoïcienne, sur les causes. Mudry rappelle Galien, selon qui c'est Athénée d'Attale qui aurait introduit dans la médecine la tripartition stoïcienne des causes. Et j'avoue, comme Mudry, préférer une affirmation de Galien à une spéculation de Wellmann.

Mudry adopte le principe excellent de ne pas demander plus à Celse qu'il ne dit, en ramenant le lecteur au propos du texte. Cela permet de prendre une plus juste valeur de ses silences ou de ses omissions.

Celse divise la médecine en trois parties : la diététique, la pharmaceutique, et la chirurgie. C'est que, selon Mudry, il « restreint son propos à la thérapeutique », dans la limitation d'un ouvrage conçu comme un traité de médecine pratique (p. 66). Est-ce une division « scientifique », comme le croit C. Daremberg (*Histoire des sciences médicales*, t. 1, p. 204-205), ou correspond-elle à la réalité des spécialisations, comme semble le penser Mudry? Il a pour lui Celse lui-même (*7. Pr.* 5) et Scribonius Largus qui parlent de *diaetetici* et de *chirurgi*. La *préface* du *De medicina* de Celse est constituée

de deux parties distinctes : un historique de la médecine depuis ses origines jusqu'à l'époque de Celse (1-11) et un exposé de la querelle doctrinale qui oppose les écoles dogmatique et empirique (12-75). Les Méthodiques ne font pas partie de la classification. Autre absence notable : celle de la médecine romaine traditionnelle représentée par Caton ou Pline (*H. Nat.*, 29, 14 ss.) et celle de la médecine des sanctuaires dont Pline souligne encore l'importance (*H. Nat.*, 29, 3). L'une serait trop rudimentaire pour Celse, l'autre trop irrationnelle. Le méthodisme n'est donc pas pour Celse une catégorie à part entière. Son exposé et sa réfutation sont l'objet des §§ 54-57 et 62-73, dans une sorte de digression à l'intérieur de l'exposé des vues personnelles de Celse sur les positions des dogmatiques et des empiriques.

Très intéressante, pour l'origine du méthodisme, cette digression (54 ss.) sur Thémison et les *quidam medici saeculi nostri sub auctore, ut ipsi uideri uolunt, Themisone...* Je serais, sur cette question extrêmement épineuse, moins scrupuleux que Mudry, pour attribuer à Thémison la paternité du méthodisme. Je ne le suivrai pas quand il adopte le point de vue d'Edelstein sur Soranus, en disant que « selon Soranus, c'est bien plutôt Thémison qui aurait été influencé par les thèses méthodiques et aurait modifié en conséquence ses positions antérieures. » (p. 156). Cela repose, en vérité, sur une interprétation fort contestable, de la part d'Edelstein, de Caelius (*Acut.*, I, 16, 165). Il faut se méfier aussi de Meyer-Steineg qui, par exemple, attribue à Thémison des passages de la tradition de Thessalos (*Das medizinische System der Methodiker*, p. 23). Terrain piégé que cette naissance du méthodisme. Mais le problème est passionnant. D'ailleurs le livre de Mudry ne craint pas d'aborder les vraies questions. Son commentaire met l'accent sur le caractère encyclopédique de Celse (idéal qui est à la fois celui de Cicéron et de Vitruve, cf. p. 143) et montre que l'histoire de la médecine ne saurait se limiter à une méthode « philologique » étroite, mais qu'elle est un élément privilégié d'une histoire de la culture. Nous avons déjà parlé de l'exposé du dogmatisme médical. Celui sur l'empirisme (27-44) offre à Mudry l'occasion d'une excellente mise au point sur cette école. L'on y voit comment l'historien de la médecine romaine ne saurait se dispenser d'une excellente connaissance de la médecine alexandrine pour la généalogie des traditions médicales. Au total, un livre mesuré, nuancé comme son modèle, et qui impose Mudry comme un maître des études celsiennes et de l'histoire de la médecine romaine en général.

Jackie PIGEAUD.

Corpus christianorum, Series latina.

S. Hieronymi presbyteri opera, pars III, *Opera polemica*, I, *Contra Rufinum* edidit P. LARDET (Series latina, LXXIX) : Turnholti, Brepols, 1982, 326 et 278 pages.

Ce n'est ici qu'une partie de la remarquable thèse d'État de Pierre Lardet, puisque le texte avec traduction est sous presse dans la collection des *Sources chrétiennes*, et l'ample commentaire de l'ouvrage dans la série des *Instrumenta patristica*. Jérôme, *patronus et auctor* de la philologie sacrée

en langue latine, méritait bien un monument d'érudition aussi complet, justifié par le fait que la dernière édition critique (en négligeant Migne qui la reproduit simplement) remontait à Vallarsi en 1735 ! Les résultats de cet immense labeur sont considérables : plus de 900 corrections ; une étude codicologique qui, dans les 326* pages serrées de l'Introduction, étudie et classe 198 témoins, dont 53 ont été en dix ans découverts et ajoutés par l'éditeur aux 145 repérés et publiés par Dom B. Lambert dans sa *Bibliotheca Hironymiana Manuscripta* parue entre 1969 et 1972. Enfin, 245 notes critiques abondantes occupent près de 130 pages à la suite du texte édité. Un appendice reconstitue d'après les citations de l'œuvre éditée ce que nous pouvons encore connaître de « la lettre perdue de Rufin à Jérôme », et cinq index achèvent l'*opus* (il y en avait déjà trois à la fin de l'introduction).

Le choix de l'œuvre, (conseillé judicieusement à P. Lardet par Louis Holtz) était à la fois heureux et difficile : à l'abondance d'une tradition manuscrite répartie sur un demi-millénaire, mais aussi d'une tradition imprimée et d'une tradition indirecte non négligeables (leur seule étude occupe près de 100* pages) s'ajoutait la difficulté d'un texte étincelant de sous-entendus, datant de la maturité de Jérôme : en son genre — redoutable en tous sens du mot — l'un des plus grands chefs-d'œuvre de la prose d'art latine tardive, à coup sûr de Jérôme « prosateur d'art ». Devant la multiplicité des tâches qui se proposaient à lui, l'éditeur a fait preuve des compétences et des qualités d'acribie les plus diverses ; prouesse pour prouesse, il égale l'œuvre et l'auteur, en poussant ici la codicologie et l'ecdotique au-delà des limites du déjà vu. Et cela, sur un terrain des plus « minés ». Car cette *Apologie contre Rufin*, couramment ainsi désignée et répartie en trois livres (l'éditeur a bien fait d'en garder toute la numération), associe en fait, à une *Hieronymi... pro se contra accusatorem defensio* en deux livres, une *epistula Hieronymi aduersus Rufinum* (...) qui en fut d'abord indépendante ; et ces deux blocs ont en partie des traditions manuscrites distinctes ! C'est donc l'histoire d'une tradition particulièrement foisonnante et embrouillée, dont l'éditeur a démêlé les écheveaux avec une incroyable dextérité, du IX^e^ siècle à 1497, avant de regarder travailler les éditeurs jusqu'à Vallarsi.

Cette classification très minutieuse est constamment clarifiée par des tableaux de variantes remarquables et des stemmas partiels — assemblés ensuite en des schémas d'ensemble à pleine page. L'exposé de ces longues « patiences » est allégé par une rédaction toujours claire, sinon même entraînante, qui associe sans confusions l'histoire du texte et des *scriptoria* (telle que, du moins, nous l'éclaire l'analyse codicologique de notre texte) aux procédures particulièrement délicates de cette reconstruction. L'histoire des textes et leur géographie historique font revivre une histoire vivante, où se détachent des familles régionales caractérisées. Même après le XI^e^ siècle à partir duquel l'éditeur doit confesser joliment « les arborescences plus ou moins foisonnantes des stemmas ». Loin de s'en décourager, il parcourt aisément cette *selva oscura* ; il y dit le certain, le probable, le possible, avec ce sens avisé des dosages, jusque dans les décisions toujours clairement formulées, que l'on retrouvera ensuite dans ses « notes critiques ».

De cette première partie, l'éditeur, succédant au codicologue, est en

mesure de se permettre de déduire un choix parfaitement argumenté de seize témoins pour établir le texte du livre I, et à peine plus pour chacun des deux suivants. D'où un apparat décanté, limpide, négatif (mais avec le lemme figurant en tête de chaque unité devant un crochet droit). Le bon sens commande l'orthographe adoptée : dans l'impossibilité de remonter à « l'usage hiéronymien », l'éditeur s'en est « tenu au parti d'uniformité en vigueur dans les éditions critiques modernes d'œuvres de la même époque ». Citations antiques, bibliques, patristiques, sont imprimées en italiques, et leurs références données dans un apparat spécial, juste sous le texte.

La qualité du nouveau texte ne se pèse pas seulement au nombre de ses nouvelles leçons, mais à l'acuité de notes critiques si poussées qu'elles mettent en question la valeur critique de bien des textes parallèles, jusqu'à en proposer maintes corrections au-delà de leurs éditions réputées actuellement comme les moins mauvaises. En remontant ainsi du *Thesaurus* aux sources manuscrites des textes cités dans ce dernier, l'éditeur est amené non seulement à suspecter la valeur des arguments que l'on serait tenté de tirer des parallèles textuels proposés par les matériaux du *Thesaurus*, mais à proposer des lectures nouvelles de bien des passages de Tertullien, Lactance, Jérôme surtout bien entendu (et en particulier sa correspondance). La navette entre choix des lemmes et intelligence du texte, et des contextes d'un passage suspect, est d'une lucidité littéraire et d'une prudence philologique également dignes d'éloges. Ne bénéficiant pas encore des instruments de travail (index et concordances) qui facilitent le plus souvent le travail des éditeurs de textes classiques, P. Lardet n'avait d'autre ressource que de faire comme les humanistes de la Renaissance et de bien « posséder » tout son Jérôme : cela lui permet des démonstrations éclatantes — qu'il prenne parti pour ou contre l'*usus auctoris*, selon des cas d'espèce dûment raisonnés.

Ne se faisant plus d'illusions sur la fiabilité des citations souvent « arrangées » de Jérôme (agissant par négligence ou intention polémique), il ne se fie pas davantage à la cohérence de sa syntaxe ou même de sa morphologie. Sur ces points, il tire le meilleur profit de trois quarts de siècle de travaux sur le « latin tardif », et paye sa dette envers Löfstedt et ses émules et successeurs, en apportant, au coup par coup, les matériaux et les conclusions de longues enquêtes, enrichissant ainsi à son tour notre connaissance du latin tardif, et de celui de Jérôme. Accumulant en un *pro et contra* arguments et contre-arguments, il se décide finalement pour le choix d'un lemme, sans dissimuler à l'occasion l'impasse finale d'un *non liquet*. Les citations bibliques lui procurent l'occasion de remonter à l'hébreu et au grec avec une technicité qui n'est jamais pesante ou obscure.

La décision finale est formulée avec des nuances d'une extrême délicatesse ; ainsi cette conclusion de la note 50 : « Nous jugeons plus prudent ici, la tradition manuscrite étant divisée, de ne pas aligner un emploi peut-être moins courant, mais bien attesté néanmoins, sur le tour qui semble le plus habituel ». *Chef* d'œuvre — on l'espère au sens premier, étant donné la compétence supérieure dont témoigne cette édition où sont satisfaites avec tant de perspicacité et de savoir les exigences de l'édition des œuvres

de Jérôme. Un très précieux « index des notions » — et vocables — « contenus dans les notes critiques » (p. 244 sq.) fait aussi de cette édition un instrument de travail pour tout éditeur d'ouvrages patristiques latins de la grande époque. L'auteur souhaitait « faire bénéficier d'autres auteurs ou chercheurs d'un instrument de référence ». C'est chose faite, et plus que bien faite.

Jacques FONTAINE.

Sancti Augustini Confessionum libri XIII, quem post Martinum Skutella iterum edidit Lucas VERHEIJEN (XXVII, *Sancti Augustini opera*) : Turnholti, Brepols, 1981, XCIV-297 pages.

Ce curieux titre annonce un débat critique entre le nouvel éditeur et son prédécesseur de 1934. Y avait-il courage ou témérité à se lancer dans l'entreprise périlleuse d'une nouvelle édition critique du plus célèbre ouvrage de la littérature latine chrétienne? Il y fallait en tout cas ferveur et compétence : or c'est un Augustin qui réédite Augustin, et il le fait au terme d'une longue carrière de chercheur, qu'il a simultanément consacrée aux *Règles* d'Augustin et au texte des *Confessions*. Depuis un tiers de siècle, et sans doute davantage, le nouvel éditeur préparait donc cette édition : on en trouvera la liste des jalons préparatoires, publiés dans la revue *Augustiniana* (p. LXXXIX-XC de l'introduction), où ont paru XIV *Contributions à une édition critique améliorée des Confessions de saint Augustin* (la dernière, annoncée dans la liste susdite, a paru dans le t. 31, 1981, de la même revue).

Le premier sous-titre de cette introduction sonne comme un manifeste : « Pour un principe de critique verbale plus nuancé ». L. Verheijen conteste effectivement, d'emblée, le principe codicologique de l'édition de son prédécesseur : principe, à l'en croire, « extrêmement simple (...) voire valable, mais *ut in pluribus* seulement ». Il consiste en l'adoption des leçons du fameux *Sessorianus* (*S*), manuscrit du VI^e^ siècle conservé à Rome, toutes les fois que ses leçons concordaient avec celles des autres manuscrits les plus anciens (jusqu'au XI^e^ siècle inclus). L. Verheijen, lui, fondera essentiellement son édition sur le témoignage de quatre témoins à ses yeux privilégiés : soit, outre *S*, les *Parisini* au texte voisin *C* et *D*, ainsi que *O*, tous trois du IX^e^ siècle. Tous quatre, affirme L. Verheijen « nous font remonter » (qu'est-ce à dire?) à « un archétype qui renfermait déjà des fautes ». En les utilisant selon des critères clairement exposés, selon leurs accords et leurs désaccords, L. Verheijen exprime « l'espoir d'avoir pu améliorer quelque peu une situation qui était déjà relativement bonne, mais sans avoir l'illusion d'avoir pu arriver à une copie conforme au texte que saint Augustin avait écrit ».

Suit un examen de la valeur de l'apport constitué par les (maigres) extraits qu'Eugippius a faits des *Confessions* au début du VI^e^ siècle, puis vient une « liste des 190 variantes » que ces extraits proposent en commun avec un plus ou moins grand nombre des manuscrits anciens. L. Verheijen pense pouvoir en conclure que toutes les fois qu'*Eug. C. D. O.* sont d'accord contre la combinaison de Skutella *S* + x, c'est le premier groupe qui donne

la bonne leçon. Tout se passerait donc comme si Eugippius avait disposé d'un manuscrit des *Confessions* appartenant au même groupe que les trois manuscrits conservés à Paris. Sont ensuite classés et présentés les autres cas de figure associant ou dissociant le « quatuor » *S. C. D. O* et Eug. La seconde partie de l'introduction présente — assez rapidement — les 178 (si j'ai bien compris) « modifications apportées par cette édition à celle de M. Skutella ». Vient alors un « excursus » (?) et la présentation des manuscrits, que l'on n'attendait plus guère à une telle place. Suivent des notations rapides sur l'apparat des références et l'orthographe adoptée, quelques « testimonia Augustiniana », enfin une courte bibliographie des travaux critiques sur le texte des *Confessions* parus depuis 1934. Vient alors l'édition, aux apparats clairs (on peut y repérer sans peine les « nouvelles leçons » (qui reviennent souvent au texte des Mauristes), suivie de trois index.

Où en trouver les justifications? Dans les notations éparses d'une introduction plus attentive aux problèmes codicologiques qu'à tous les autres critères de choix d'un lemme. Qui disposera des quatorze études des *Augustiniana* — qui probablement sont loin de rendre un compte détaillé de lemmes choisis le plus souvent en fonction des seuls critères codicologiques? On ne peut douter ni de la science, ni de la rectitude de méthode, ni de l'immense lecture augustinienne de L. Verheijen. Mais la règle du jeu ecdotique est-elle que l'on croie l'éditeur sur parole, et sans qu'il ait à donner de la manière la plus détaillée les raisons de ses choix — surtout quand il s'agit d'un texte d'une telle valeur littéraire et religieuse —? Est-ce par une discrétion bien mal placée que l'éditeur a gardé par devers lui bien des raisons non codicologiques de tant de ses choix? Pourquoi n'avoir pas consacré une note critique exhaustive (voir celles de P. Lardet, cité ici p. 373 sq.) à chacun de ces choix, même lorsqu'il s'agit d'en revenir à une leçon des Mauristes? Les études sur la langue d'Augustin, sur le latin tardif, sur les *Confessions*, se sont tant multipliées qu'il existe, à n'en pas douter, bien des critères nouveaux qui permettent non seulement de choisir un lemme en meilleure connaissance de cause, mais de mesurer plus exactement le degré de certitude, ou du moins, de probabilité de ce choix.

Certes, le nouveau stemma proposé semble bien rééquilibrer la valeur globale de la plus ancienne tradition manuscrite, « confisquée » par Skutella au seul profit de S. Certes, aussi, les principes de la nouvelle édition apportent les « nuances » correspondantes à ce « rééquilibrage ». Mais devant les nouveaux choix, le lecteur est laissé à ses seules ressources pour acquiescer ou non au nouveau texte proposé. Les courtes notes de bas de page de l'introduction ont l'élégance d'une brièveté redoutable, et ne pourront convaincre vraiment que les initiés. On le regrette d'autant plus que L. Verheijen était l'un des philologues les mieux préparés à cette nouvelle édition. Accepterait-il de nous livrer tous ses arguments, dans une étude complémentaire? Elle apporterait tant, non seulement à notre conviction de lecteurs, mais à la connaissance du latin tardif et augustinien, et aussi à la mesure de nos doutes devant la sûreté d'un texte que nous ne pourrons jamais atteindre dans sa teneur originelle.

Jacques FONTAINE.

Sources chrétiennes.

Cyprien de Carthage, *A Donat* et *La vertu de patience* (texte latin), introduction, traduction et notes de Jean MOLAGER (coll. *Sources chrétiennes*, n° 291) : Paris, Les Éditions du Cerf, 1982, 264 pages.

La singularité de ce titre au (texte latin) entre parenthèses annonce certain esprit de complication qui ne rend point toujours aisée la lecture de cette édition. Sa minutie désarmante aurait pu s'inspirer mieux de la densité concise et limpide du style de Cyprien. Les sous-titres successifs de l'introduction sont trop longs, et le texte correspondant aurait gagné à être abrégé. L'avers de ces malfaçons formelles est une indéniable érudition, versée un peu à flots dans l'annotation du texte. Les deux opuscules de Cyprien sont — séparément — bien situés dans la tradition des genres littéraires, les traits respectifs et pertinents de leur style analysés avec soin, mais l'introduction codicologique est trop longue ou trop courte — puisqu'en définitive l'auteur se borne sagement à reprendre les textes récemment établis par M. Simonetti et C. Moreschini dans le *C. C. L.* Il est bien d'avoir indiqué les huit points sur lesquels la présente édition s'en éloigne, et de l'avoir justifié dans des notes correspondantes ; mais on regrette que la liste des passages soit scindée entre les deux traités, et surtout que, dans ces cas particuliers, aucune unité critique n'ait été présentée (son contenu est certes monnayé dans les notes critiques, mais point toujours aussi clairement que dans un apparat rédigé).

La bibliographie générale sur Cyprien ne s'imposait pas. On pouvait la limiter aux travaux concernant les deux traités — en y incluant les études de critique textuelle des dernières décennies. Les études de style et de langue (les deux sont mal distingués) auraient gagné à se passer d'énumérations qui sortent des cadres plus stricts du genre ecdotique, et leur publication à se scinder entre un ou des articles, et des vues synthétiques plus serrées sur les traits pertinents de la forme (genre, langue, style), chez Cyprien en général et dans chaque traité en particulier. L'auteur a procédé à cette comparaison fort utile, mais dans un ordre un peu dispersé ; là encore, une seule introduction générale aurait permis une présentation plus claire et distincte. L'influence de Cyprien, en ces deux opuscules, sur Commodien, est un beau sujet, mais qui n'avait que faire ici : il eût suffi de présenter les parallèles convaincants de forme et de pensée au coup par coup des notes.

Cette annotation se borne souvent à des remarques lexicales ou des parallèles textuels (internes ou externes à Cyprien) ; l'intérêt n'en est pas niable. L'appel au *Nachleben* n'apparaît pas toujours opportun ; le dialogue avec Cyprien lui-même, avec Tertullien et Commodien permettait une « triangulation » suffisante des idées et de leur mise en forme, et des choses à travers les mots ; là encore, les échantillons bien choisis auraient suffi aux citations, le reste du matériel venant (éventuellement) en références chiffrées.

La traduction s'efforce à suivre un style dont la concentration brillante (*Don.*) ou plus attique (*pac.*) requérait un ajustement très rigoureux. Cette concentration induit en constante tentation de périphrase ; l'éditeur a vu

l'écueil et l'a évité de son mieux. La transparence du vocabulaire métaphorique et les subtilités des paronymes auraient pu être plus délicatement pesées et transposées. La rupture des systèmes syntaxiques et de la phrase longue, telle que Cyprien l'écrit parfois, ne respecte pas toujours les observations initiales sur le style de Cyprien. La cohérence nuancée de la famille lexicale de la patience aurait pu se manifester par plus de constance dans la traduction respective des séries *pati*, *sustinere*, *tolerare*, sous leurs formes verbales ou substantives. L'effort pour passer entre les écueils opposés du « style ecclésiastique » et de la modernisation violente m'a paru en revanche digne d'estime. La ponctuation du français m'a paru un peu chiche, en particulier quand il s'agissait d'éviter les ambiguïtés qui surgissent dans la lecture cursive.

L'annotation est inégalement élaborée, et par suite inégalement décantée ; elle hésite entre l'ellipse et la surabondance, sans éviter les matériaux bruts ou le commentaire hors de propos (ainsi pour certains thèmes sur lesquels on pourrait écrire articles ou livres entiers). Certains blocs de textes bibliques s'enchaînent comme des *testimonia* : contagion cyprianique? Avant d'évoquer Lucien, Virgile, Sénèque, Jérôme (sans compter Bossuet et Le Sage), à propos de l'idée de « faire monter un personnage sur une éminence pour contempler le monde », il est curieux que l'éditeur n'ait pas pensé d'abord à la troisième tentation de Jésus au désert (ainsi *Matth.* 4, 8). L' « adolescente de Térence enflammée devant une peinture » (p. 96) s'appelle Chéréa et c'est un jeune homme (Ter., *Eun.*, 586). Car si Térence montre effectivement d'abord la jeune fille en train de regarder la dite fresque (*ibid.* 584), c'est bien le « Terentianus adulescens » qui prend feu et flamme, comme le dira explicitement *Aug. ep.* 91, 4, et *ciu.*, 2, 7 (et non 27, comme le dit la note ici en question). Je ne vois pas comment le précepte de Paul de « faire tout pour la gloire de Dieu » peut autoriser directement la lecture des *Psaumes* pendant les repas (la référence suivante, à Tertullien, est plus précisément convaincante). Pourquoi la petite remarque de « notes complémentaires » sur les « allusions à l'Écriture »? Ce dossier pouvait être ventilé dans les notes ou, plus simplement, dans l'apparat scripturaire (dont pourtant l'auteur a parfois usé). La note finale sur « Cyprien mosaïste » pouvait être le point de départ d'un intéressant article ; mais en cette place, elle ne s'imposait guère.

Bref, un gros travail, demeuré dans un état quelque peu tumultuaire ; beaucoup de renseignements utiles, mais un ensemble qui laisse une impression de disparate, et n'est pas toujours bien centré sur la visée ecdotique. Le livre invite à repenser plus strictement les règles d'une annotation adéquate aux services qu'on attend d'elle, la discipline et le filtrage nécessaire de la documentation rassemblée. « On fait un livre comme on fait une horloge »... et nous sommes au temps des montres à quartz.

Jacques FONTAINE.

LACTANCE, *La colère de Dieu.* Introduction, texte critique, traduction, commentaire et index, par Christiane INGREMEAU (Coll. *Sources chrétiennes*, n° 289) : Paris, les Éditions du Cerf, 1982, 418 pages.

De tous les Pères de l'Église, Lactance est sans doute le seul qui ait osé refuser ouvertement la notion philosophique d'*apatheia* divine. Mais, seconde originalité de notre auteur, il défend l'idée biblique de colère divine sans pratiquement se référer à la Bible. De sorte que, en définitive, son *De ira Dei*, paradoxalement, se situe dans la tradition, bien vivante dans la philosophie antique, des *Peri theôn* et des *Peri pathôn*. Cette problématique est bien expliquée dans l'Introduction : celle-ci, par sa précision, sa densité, son érudition dominée, nous a paru un modèle du genre. De premier ordre également le commentaire, qui ne se perd jamais en considérations accessoires ou inutiles, mais va droit à l'essentiel, avec sobriété et pertinence, qu'il s'agisse de questions philologiques, philosophiques ou théologiques. A cet égard, l'Index analytique (p. 414-415) ne donne qu'une image bien infidèle de sa véritable richesse. Un lapsus mineur toutefois : contrairement à ce qui est écrit p. 312, l'étude de Stelzenberger est muette p. 328 s. sur le concept *uirtus-patientia*.

La traduction est le plus souvent à la fois d'une grande exactitude et élégante, sachant utiliser intelligemment et avec mesure certaines expressions ou certains tours contemporains (on appréciera ainsi par exemple p. 138-139 = 10, 41 *aptius ad utilitatem* rendu par « plus fonctionnel »). Une réserve toutefois : la traduction systématique de *gratia, gratificatio, gratificari* par « bonté, manifester sa bonté » ne se justifie pas, d'autant qu'elle fausse l'opposition, constante dans le traité, entre *ira* et *gratia* (à ce sujet, signalons une lacune bibliographique : sauf erreur, la thèse de C. Moussy n'est pas mentionnée). Quelques notes de lecture : p. 108-109 = 5, 12, « mercuriales » pour *maledicta* détonne dans le contexte ; p. 116-117 = 8, 1, la discordance modale *dissoluitur / si credamus* pouvait être rendue, et méritait de l'être ; p. 128-129 = 10, 13 la traduction d'*oua sine partu* par « les œufs ne seraient pas pondus » est inexacte, dans la mesure où les œufs peuvent ne pas avoir été fécondés ; p. 138-139 = 10, 42, « qui s'entend si bien à comprendre » pour *tam intellegens* paraît une périphrase inutile ; p. 164-165 = 15, 3, l'obsolète « frangible » (= *fragile*) ne s'impose guère ; p. 172-173 = 16, 9, *At enim* serait plus précisément traduit par « Mais, dira-t-on... » ; p. 176-177 = 17, 11, *Qualis aut quanta patientia est? ut...*, sans doute mal ponctué, est inexactement rendu par « quelle peut être sa patience et jusqu'où peut-elle aller? au point que... » ; nous comprenons : « quelle belle et grande patience n'est-ce pas que de... ! » ; d'ailleurs p. 184-185 = 18, 8 *quae... aequitas aut quae sapientia est, ut...?* est justement traduit : « quelle équité, quelle sagesse y a-t-il à...? ».

Une dernière observation, d'ordre formel ou technique. Si l'absence d'apparat scripturaire peut s'expliquer après ce que nous avons rappelé (encore que, par exemple, p. 192 = 20, 9, *opera humanis digitis lc borata* soit une réminiscence presque littérale de *Sag.*, 13, 10), un apparat pro-

fane s'imposait, et l'on s'explique mal les raisons de cette dérogation aux usages en matière d'édition .

Les études lactanciennes sont en plein essor, et depuis Pichon le Cicéron chrétien est un auteur qui a souvent réussi à l'érudition française en particulier. De cette faveur et de ce succès, le présent volume, issu d'une thèse de troisième cycle, fournit un témoignage de grande qualité.

Jean-Claude FREDOUILLE.

GUILLAUME DE BOURGES, *Livre des guerres du Seigneur* et *deux homélies*. Introduction, texte critique, traduction et notes par Gilbert DAHAN (*Sources chrétiennes*, 288) : Paris, Éd. du Cerf, 1981, 342 pages.

En insistant sur la valeur documentaire des œuvres de Guillaume de Bourges comme reflet de la mentalité religieuse de la première moitié du XIII^e^ siècle, l'éditeur les insère judicieusement à leur place historique. L'auteur, un juif converti devenu diacre, témoigne d'un aspect de la cohabitation en Occident des juifs et des chrétiens, en reprenant avec son zèle de converti les thèmes de la polémique chrétienne contre les juifs et contre les hérétiques. De plus, il est un exemple significatif de la compénétration en un même individu de deux cultures à des niveaux différents : converti à l'âge adulte, il n'a pas suivi le cursus habituel de l'enseignement, n'a écouté ni les *grammatici* ni les *scholares* ; il n'a pas eu l'instruction élémentaire traditionnelle, maîtrise imparfaitement la grammaire latine et n'a aucune trace du savoir profane inévitablement apporté par l'entraînement des grammairiens. Cette formation peu courante explique sans doute l'originalité de certains des commentaires bibliques qu'il propose. Les recherches philosophiques et scientifiques récentes ne l'atteignent pas non plus : il est un pur produit de formation ecclésiastique, qui a bien assimilé la Bible et la culture patristique, est nourri de souvenirs liturgiques et surtout des grands manuels du XII^e^ siècle, l'*Historia scholastica* et à un moindre degré la *Summa sententiarum*. A l'opposé, sa culture juive, acquise sans doute à l'école rabbinique dans sa jeunesse, repose sur des bases très sûres, mais à un niveau élémentaire. G. Dahan souligne qu'il utilise un excellent système, cohérent et complet, de transcription de l'hébreu en caractères latins.

Le *Livre des guerres du Seigneur*, qui fait sans doute suite à des discussions réelles avec ses coréligionnaires, n'est pas une réponse au traité du même nom de Jacob ben Reuben. Tout un faisceau de raisons incitent à le dater entre 1227 et 1240, date à laquelle la controverse parisienne sur le Talmud fait mieux connaître celui-ci aux chrétiens, alors que Guillaume de Bourges n'en parle qu'avec grande précaution. Les hérétiques auxquels Guillaume s'attaque avec beaucoup de violence (car les juifs acceptent la discussion, mais aucune démonstration n'est accessible aux hérétiques) sont sans doute ceux de la Charité-sur-Loire, où fleurit une ramification du catharisme méridional qui prend une expansion toute particulière vers 1231-1234, dans le diocèse de Bourges. L'œuvre est ainsi replacée à la fois dans un contexte historique précis et dans l'histoire plus vaste de la connaissance des écrits rabbiniques par les occidentaux et des controverses avec les juifs. Caractéristique de

l'attitude de l'auteur est par exemple son exégèse allégorique du jugement de Salomon (cf. p. 57) ; la vraie mère est la Synagogue, la courtisane est l'hérésie. Comme chez beaucoup de convertis au XIII^e siècle (contrairement à Pierre-Alphonse au XII^e), une certaine virulence se fait jour chez Guillaume contre ses anciens coreligionnaires, mais elle est loin d'être aussi violente que celle qui le soulève contre les hérétiques.

L'utilisation de l'ouvrage est très grandement facilitée par d'abondantes annotations et par les index, dont la conception est excellente : un index scripturaire, qui renvoie aux réminiscences aussi bien qu'aux citations textuelles, un index des auteurs anciens et médiévaux, avec une distinction typographique de ce que l'auteur cite et de ce que l'éditeur identifie, et un index thématique remarquablement conçu, qui permet de retrouver rapidement la substance de ces textes dont la valeur documentaire, si leur valeur littéraire est faible, est particulièrement riche.

P. BOURGAIN.

Vetus latina.

Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und hsgg. von der Erzabtei BEURON ; *Epistulae ad Thessalonicenses, Timotheum, Titum, Philemonem, Hebraeos*, hsgg. von Hermann Josef FREDE, 7-10 Lieferungen (= 1 *Tm.* 3, 1 à fin et 2 *Tm.* 1, 1 à 4, 5) : *Sapientia Salomonis*, hsgg. von Walter THIELE, 4-5 Lieferungen (= *Sap.* 1, 1-8, 8) : Freiburg, Verlag Herder, 1979-1982, p. 481-720, et (pour *Sap.*) 1980-1981, p. 241-400.

Voici complète l'édition des deux *Épîtres à Timothée* dans la *Vetus latina*, et l'on ne peut qu'admirer la rapidité de publication qui, à raison d'un fascicule annuel, résout avec tant d'élégance des problèmes innombrables de documentation, de contrôle, d'éditions — en renouvellement sans cesse mouvant —, de rédaction, impression et correction.

Ces « *Épîtres pastorales* », comme on dit depuis le XVIII^e siècle, sont un document capital pour la connaissance des premières Églises chrétiennes : leur foi, leur morale, leur organisation, leurs affrontements intérieurs et extérieurs, particulièrement avec gnostiques et juifs ou judaïsants. Elles ont donc été l'objet de multiples lectures, comme le montre l'abondance de dossiers patristiques latins qui débordent souvent — sans texte scripturaire — sur des pages entières. On a maintenant là un ensemble qui, recoupé par la *Biblia patristica* (t. 2) pour les témoins latins des II^e et III^e siècles, donne une base solide à ce dialogue entre les chrétiens et l'Écriture qu'est toujours à quelque degré la création littéraire chrétienne. De même, on pourra faire fond sur ces versions anciennes pour mieux apprécier, par voie de différence, l'originalité de la *Vulgate* hiéronymienne.

On a déjà dit ici l'importance unique du *Livre de la Sagesse*, à travers lequel s'instaure le dialogue — exemplaire pour les lecteurs chrétiens ultérieurs — entre le judaïsme et la civilisation hellénistique, dans l'Alexandrie de Philon, aux abords de la conquête romaine de l'Égypte. C'est plus du tiers du livre dont ces deux fascicules nous donnent le texte des versions

latines anciennes : ce début laisse affleurer de manière particulièrement sensible l'osmose du judaïsme alexandrin et de la civilisation à laquelle il a emprunté jusqu'à la langue d'un livre rédigé en grec. Ceci est vrai tour à tour d'une méditation sur la destinée humaine, où répond à la philosophie des impies (païens) la foi juive en la destinée heureuse des justes, et du grand éloge de la sagesse où une oraison sur les attributs de l'Esprit coexiste avec une intégration des sciences hellénistiques de la nature (de la physique des éléments à la zoologie) aux dons de la Sagesse à l'homme. Les témoins indirects de ces chapitres invitent à de passionnantes enquêtes sur l' « humanisme réfracté » des Pères latins, qui se sont imprégnés, à travers ce livre, de tant de catégories et de thèmes propres à la mentalité hellénistique. On y voit puiser de grands évêques aussi bien que des hérétiques (Priscillien !) et des moines (Cassien).

Le verset 7, 23 sur l'Esprit est au rendez-vous de bien des spéculations pneumatologiques chrétiennes, tandis que la péricope 7, 15-22 « autorise », par la caution d'un livre saint, l'ouverture de la culture chrétienne à l' « encyclopédie » des futurs *trivium* et *quadrivium*, et même aux sciences de la nature. On souhaite que cet admirable instrument de travail encourage les recherches sur les croisements chrétiens des sagesses biblique et antique, en posant les problèmes au niveau premier de la génération alexandrine de Philon. Le rayonnement de la *Sagesse* dans l'Occident latin n'intéresse pas seulement la formation de la mystique chrétienne occidentale ; il regarde, à l'égard de Philon, la « levée » de la culture et de la pensée occidentale à travers ce *medium* privilégié d'un ferment judéo-grec d'Égypte. D'où, en cette *translatio sapientiae*, le poids des mots qui ont le plus anciennement *traduit* les concepts judéo-grecs de l'auteur du livre.

Jacques FONTAINE.

Éditions diverses.

Hans Jürgen TSCHIEDEL, *Caesars « Anticato ». Eine Untersuchung der Testimonien und Fragmente* (Impulse der Forschung, Band 37) : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981, XIII + 149 pages.

Cet ouvrage est issu de la première partie d'une thèse d'habilitation soutenue en 1976. Il contient l'édition, la traduction et un commentaire très complet des fragments conservés de l'*Anticato* et des témoignages anciens le concernant, tandis que les problèmes généraux, historiques et littéraires sont abordés en introduction. Quelques pages de conclusion font honnêtement le point de ce que de trop rares et trop minces fragments nous permettent de savoir ou d'entrevoir à propos du pamphlet de César.

Jean-Louis FERRARY.

Lucio Anneo Seneca de tranquillitate animi a cura di M. G. CAVALDA SCHIROLI : Bologna, C. L. U. E. B., 1981.

Cette édition commentée a une destination essentiellement pédagogique et nul doute qu'elle ne rende de grands services aux étudiants italiens.